

Lauren Lee McCarthy, l'artiste qui crash-teste l'humanité

**Qu'advient-il de notre humanité quand la technologie s'en mêle (trop) ?
L'artiste et développeuse Lauren Lee McCarthy crée des performances
qui remplacent l'homme par la machine, et vice versa, non sans quelques
dommages collatéraux. À chacun de jauger les signes du sensible dans
ces mises en scène dérangelantes – toute ressemblance avec des faits réels
n'étant bien sûr pas du tout fortuite.**

Texte
Christelle Granja

Comment discerner la machine de l'humain ? Pas si simple, prouve la Californienne Lauren Lee McCarthy. Ses performances aux allures de crash-test mettent à rude épreuve notre humanité : qu'en reste-t-il, quand la technologie s'immisce dans notre intimité, influence notre langue, nos comportements, et oriente jusqu'à nos choix sentimentaux et sexuels ? Les installations de l'artiste, développeuse en plus d'être professeure au prestigieux département Design Media Arts de l'Ucla, n'apportent pas de réponse univoque. Mais leur humour glacé met à nu les contours mouvants de notre humanité.

Ainsi de *Lauren*, son œuvre homonyme, où l'artiste prend la place d'une assistante domotique artificielle de type Alexa ou Amazon Echo. Des journées entières, la trentenaire gracile répond docilement aux demandes d'habitants d'appartements truffés de caméras, participants volontaires de l'expérience. « *Lauren contrôlera votre maison et vous surveillera 24h/24, 7j/7 [...]. Elle s'adapte à vos désirs et anticipe vos besoins* », vante le site Get Lauren. Créé pour l'occasion, il détaille l'offre de services domotiques et invite l'internaute à y accéder en un clic. Envie soudaine d'une lumière tamisée, d'un titre sur une playlist, d'un expresso ? Hop, il suffit de le demander à *Lauren* : connectée à vos équipements, elle réagit en temps réel.

« Un rêve d'esclavage »

À ceux qui, de prime abord, jugent malaisantes cette soumission et cette surveillance omnisciente, l'artiste répond d'un air tranquille : « *Dans ce cas, pourquoi l'accepteriez-vous de la part d'une intelligence artificielle ?* »

La question en cache d'autres : qu'est-ce qui nous distingue de la machine, qui justifie qu'on accepte de celle-ci ce qu'on est enclin à refuser de la part de nos pairs ? Mais considère-t-on encore comme l'un des nôtres celui ou celle – en l'occurrence *Lauren* – qui peut être remplacé(e) par une IA ou prendre sa place ? « *Nous sommes tous, à certains égards, déshumanisés par la technologie* », pose sommairement l'artiste. Mi-amusée mi-sérieuse, elle relève néanmoins que, malgré ses efforts, elle ne réussit qu'à être un piètre substitut d'Alexa. « *Parfois, les participants me demandaient d'allumer la musique et j'appuyais sur le mauvais bouton et lançais accidentellement le sèche-cheveux.* »

Des erreurs et des lenteurs, comme l'expression du cœur irréductible de notre humanité : l'hypothèse, pied de nez séduisant aux diktats de performance, ne déplaît pas à l'artiste et commissaire d'exposition Thierry Fournier, qui a récemment programmé, à Montpellier, Lauren Lee McCarthy. « *Cette lenteur met en évidence l'hésitation, l'instant de réflexion, et finalement la nature humaine de la décision.* »

Pour la Californienne, c'est aussi là, dans ce temps plus long que celui de la machine, que réside l'attention à l'autre, le *care*, cette capacité qu'elle juge propre aux humains et que les entreprises de la tech tentent en vain d'imiter avec d'illusoires et dispendieux « services de soins ». « *En s'adressant à une personne, plutôt qu'à un robot conversationnel, on s'écoute à nouveau parler, et on réalise qu'Alexa et consœurs répondent au même rêve de maîtrise que la sonnette de domestique du XIX^e siècle : un rêve d'esclavage* », juge Thierry Fournier.



Crowdpilot, Lauren Lee McCarthy

Lauren lève ainsi le voile sur une situation devenue banale, mais révélatrice de schémas éculés de domination – envers les femmes et les « minorités », repoussées par le passé hors de l’humanité – auxquels la technique ne fait qu’offrir une nouvelle déclinaison.

Plongée dans la zone grise

En substituant l’humain à la machine, ou l’inverse, l’artiste met le doigt sur l’incidence sociale et politique de dispositifs techniques qui sont tout sauf neutres, et pourtant rarement questionnés. Ainsi de *Crowdpilot*, une vraie fausse application destinée à aider son usager dans ses relations sociales, qui adopte le ton et les couleurs délibérément joyeuses de l’univers pro-tech. Vous êtes mal à l’aise en soirée ou maladroit en amour ? Pas de panique, *Crowdpilot* vous connecte à votre communauté d’« amis » qui vous guide en temps réel : « *Laisse passer un silence et approche-toi* », « *Souris, et parle de toi* ».

Le concept est tellement tordu que le pastiche semble évident. Pourtant, de nombreuses personnes croyant l’application réelle ont tenté de se la procurer, précise l’artiste, qui décide, avec un de ses collègues féru de code, Kyle McDonald, de pousser le bouchon encore plus loin en développant une nouvelle appli baptisée *pplkpr*, qui promet cette fois-ci de suivre, analyser et gérer de manière automatique, via un

algorithme, les relations de son usager. « *À l’aide d’une montre intelligente, pplkpr surveille votre réponse physique et émotionnelle aux personnes qui vous entourent et optimise votre vie sociale en conséquence.* »

Dystopie glaçante pour les uns, simple clin d’œil provoc à nos addictions numériques pour les autres, l’application est loin d’être déconnectée du réel aux yeux de l’artiste, qui observe un changement majeur dans les technologies de surveillance dont nous sommes inondés. Désormais moins visibles, « *elles se normalisent et vont jusqu’à façonner notre comportement* ».

Avec *Crowdpilot* et *pplkpr*, Lauren Lee McCarthy nous plonge dans une zone grise où numérique et vie sensible deviennent difficiles à démêler. Ceux qu’on y croise évoquent des êtres hybrides, métissés de technologie, bien en peine de prouver leur authenticité. Car si l’homme est un être social « par nature », est-il encore apte à passer sans encombre un test de Turing (voir p. 150) quand il accepte que ses relations soient guidées par des algorithmes ?

Monitoring du corps

C’est sans doute avec *Surrogate* (« mère porteuse »), l’une de ses dernières œuvres, que l’artiste esquisse les réponses les plus troublantes. Elle s’aventure au fondement de notre humanité, au cœur de la



Surrogate, Lauren Lee McCarthy



Materials from *Surrogate*, Lauren Lee McCarthy

conception d'un nouvel être. Que se passe-t-il lorsque la technologie s'infiltré jusque-là ? *Surrogate* dépasse les questionnements conservateurs sur la GPA pour exposer la division complexe entre physique et virtuel, et pour dénoncer la possibilité d'un contrôle quasi total de la technologie sur les corps. « Ce projet a commencé lorsque j'ai remarqué que mon père avait arrêté de me demander quand j'aurais un bébé pour me demander de congeler mes ovules... Je travaille sur ce qui me déroute », confie l'artiste.

Avec *Surrogate*, des mois durant, elle s'est mise dans la peau d'une mère porteuse (elle a débuté le parcours médical, mais n'est pas allée jusqu'au bout), qui se rend disponible à tous les processus d'injonction et de contrôle de la part des parents biologiques, offrant à ces derniers un monitoring quasi complet de son corps à travers une appli. En bref, l'artiste joue le rôle d'un utérus artificiel, manipulable à l'envi. Radicale, lestée d'une forte violence symbolique, la démarche ouvre pleinement le champ des possibles. Les uppercuts numériques de Lauren Lee McCarthy rappellent, grâce à un éventail de démonstrations par l'absurde et la caricature, souvent cruelles, que

la définition des contours de l'humanité est un enjeu de pouvoir majeur. « Ce qui relève de l'humain a fait l'objet de tels développements techniques, qui ont pénétré notre environnement intime à travers la quantification de soi, les relations aux autres, au monde, et jusqu'aux questions biologiques, que cette question ne peut pas échapper au politique », estime Thierry Fournier.

C'est ce que le curateur exprime aussi dans son travail d'artiste, comme avec son œuvre *Just in case*. Sur un écran à hauteur d'yeux, à l'entrée d'une salle, une petite roue familière tourne pour nous intimer patience, tandis qu'un message apparaît : « *Checking that you are human...* » (« Nous sommes en train de vérifier que vous êtes humain... »). Après un moment, la roue s'arrête enfin et un sobre « *Thank you* » s'affiche : le test est réussi. Il s'agit en fait d'un simple gif animé, mais le spectateur a eu le temps de se questionner : qu'est-ce qui guide la décision qui s'affiche ? Vais-je être « validé » ? Fragile humanité, qui accepte d'être jaugée par un algorithme, semble ricaner l'invisible IA de *Just in case*, comme en écho aux mises en scène numériques de Lauren Lee McCarthy. ●